

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



**REVIENS !**

C'est cela, Fratello ! reviens à la patrie ;  
 Reviens à ce foyer dont tu rêves là-bas !  
 Nous t'attendons, joyeux, sur la rive chérie  
 Qui garde avec amour l'empreinte de tes pas.  
 \* \* \*  
 Le lac est toujours là, débordant et splendide,  
 Verrant avec orgueil son fleuve aux flots d'ar-  
 gent :  
 Viens revoir ton image en cette onde limpide  
 Que traversent toujours les feux du firmament.  
 \* \* \*  
 Oiseau qui t'envolas aux derniers jours d'au-  
 tomne,  
 Reviens à tire-d'aile au nid que tu connais :  
 Il n'a pas trop souffert des coups que l'hiver  
 [donne :  
 On y peut babiller, et chanter.....des sonnets.  
 \* \* \*  
 Ne crains rien, cher ami, contre nos jeunes âmes  
 Le souffle de l'hiver a brisé sa fureur.  
 Viens : de notre amitié les bienfaitantes flam-  
 [mes  
 Comme aux jours d'autrefois réchaufferont ton  
 [cœur.  
 DERFLA.

**HISTOIRE DE CHICOUTIMI**

**PREMIÈRE PARTIE**

**CHAPITRE II**

**Mœurs des sauvages**

(Suite)

“ A l'un d'eux, il présenta une  
 “ femme en lui disant : *Mon fils,*  
 “ *pourquoi crains-tu ? Je suis le*  
 “ *grand lièvre ; je t'ai donné la*  
 “ *vie ; aujourd'hui je veux te don-*  
 “ *ner une compagne. Toi, homme,*  
 “ *tu chasseras, tu feras des canots*  
 “ *et tout ce que l'homme doit faire ;*  
 “ *et toi, femme, tu prépareras la*  
 “ *nourriture à ton mari, tu feras*  
 “ *ses souliers, tu passeras les peaux*

“ *et tu fileras ; tu t'acquitteras de*  
 “ *tout ce qui regarde la femme.*”

Nous avons voulu citer au long  
 cette fable de la création. Elle  
 vaut les fables des païens sur le  
 même sujet, et elle vaut infiniment  
 mieux que les rêves de nos songe-  
 creux modernes qui, pour ne point  
 admettre la révélation divine sur  
 la création du monde et de l'hom-  
 me en particulier, s'en vont façon-  
 ner les absurdes théories du trans-  
 formisme, du hasard créateur avec  
 ses atomes crochus, ou de l'émana-  
 tisme. Toutes ces théories sur les  
 lèvres de gens qui passent pour  
 des génies, sont assurément plus  
 ridicules que l'histoire du grand  
 lièvre dans la bouche d'un enfant  
 des bois.

Si nos libres-penseurs étaient  
 forcés d'inventer un mode quelcon-  
 que de commencement du monde,  
 on leur pardonnerait mieux leurs  
 rêveries, mais pourquoi se cassent-  
 ils la tête ? C'est tout trouvé. Il  
 y a des milliers d'années que le  
 Saint-Esprit par la bouche de  
 Moïse nous a raconté les origines  
 du monde. Les sauvages ne le sa-  
 vaient pas, eux ; mais tous les Dar-  
 winistes, les Kantistes, etc., peuvent  
 lire la Bible et y trouver la vérité.

Champlain recueillit sur la créa-  
 tion de l'homme une autre version  
 qui avait cours parmi les Tadous-  
 sadiens en 1603 et que lui raconta  
 Anabadjou, capitaine de Tadous-  
 sac. Selon ce sagamo, le genre hu-  
 main, hommes et femmes, serait  
 sorti simplement le flé-hes plan-  
 tées en terre par le Grand Mani-  
 tou.

Outre le Grand lièvre, les Mon-

tagnais reconnaissaient encore pour  
 divinités le Soleil et un nombre  
 considérable de *manitous*, ou es-  
 prits, qui jouaient un rôle impor-  
 tant dans l'univers et exerçaient  
 sur toute la vie des sauvages une  
 énorme influence. Ces manitous,  
 dit Ferland, se manifestaient dans  
 les rêves et la forme sous laquelle  
 ils apparaissaient à l'imagination  
 de chacun devenait la forme sous  
 laquelle ils recevaient les adorations.  
 Les jongleurs s'adressaient aux  
 manitous pour connaître l'avenir  
 ou pour apprendre où se trouvait  
 le gibier à chasser.

Les songes donnaient la ligne de  
 conduite à tenir dans toutes les  
 circonstances difficiles. On y cro-  
 yait plus fermement qu'à ce que  
 l'on voyait de ses yeux ; car c'é-  
 tait alors le manitou qui avait  
 parlé à l'âme.

Après la mort, les âmes erraient  
 ça et là invisibles ; mais elles  
 avaient pourtant encore une for-  
 me corporelle ; pendant un temps  
 plus ou moins long elles habitaient  
 le tombeau où le cadavre avait été  
 déposé, le temps au moins d'y con-  
 sommer les vivres et d'y fumer le  
*petun* que l'on y avait placé au  
 jour de la sépulture. Cependant  
 elles pouvaient sortir des tombeaux  
 et la nuit surtout se promener li-  
 brement par le village. Après un  
 certain nombre de jours, qui va-  
 riait pour chaque peuplade—le  
 temps du deuil—les âmes s'en al-  
 laient vers le soleil couchant, dans  
 le pays de leurs ancêtres et y  
 jouissaient du bonheur.

(A suivre)

LIVIUS.

## L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année, pour le Canada et les États-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr. 50 cent.

Pour tout ce qui a rapport à l'administration et à la rédaction, s'adresser à

ARTHUR LÉVESQUE

Gérant de l'OISEAU-MOUCHE,

Séminaire de Chicoutimi,

Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de M. J.-D. GUAY, à Chicoutimi.

Chicoutimi, 5 juin 1897

### A ceux qui partent

Lorsque paraîtra notre prochain numéro, l'essaim de nos rédacteurs et collaborateurs sera sur le point de se fractionner et de s'envoler dans toutes les directions. Les uns reviendront ; les autres, hélas ! non. Toute une classe, les finissants, qui comptent des plumes joliment taillées déjà, s'en va pour ne plus revenir. Les voilà sur le seuil de la vie réelle. Chacun a son but désigné ; chacun caresse son rêve. Nous aimons espérer que plusieurs seront de précieuses recrues pour le sacerdoce, où, par le travail, la parole, la prière et le sacrifice, ils combattront vaillamment pour Jésus-Christ et son Eglise. D'autres iront combattre sur un autre champ de bataille ; mais ils devront lutter eux aussi, pour le même Dieu et la même cause. Parmi ces derniers, quelques-uns seront peut-être, par la faveur populaire, appelés à siéger au conseil de la nation.

Leurs condisciples du sanctuaire auront reçu, eux, l'instruction et la formation convenables à leur état ; mais quel trop léger bagage de science sociale n'a pas le jeune homme qui après un simple cours universitaire et un stage de quatre ou cinq ans dans une profession libérale, se "lance dans la politique" !

Chers collaborateurs, préparez-vous. Les études philosophiques que vous avez faites, et qui manquent hélas ! à plusieurs de nos hommes d'Etat en vue, sont quelque chose : un commencement. Soyez heureux d'avoir pris dans ces études des connaissances et une éducation de la raison, une discipline de l'intelligence, que vous n'auriez jamais pu acquérir par des études particulières ; mais, j'insiste, ce n'est là qu'un commencement. Vous avez les principes et la méthode ; il vous reste à en apprendre les différentes

applications. Etudiez donc ; lisez beaucoup ; mais lisez, étudiez de bons livres. N'y a-t-il pas des philosophes et sociologues catholiques dont le commerce a fait à peu près tout ce qu'il y a d'hommes d'Etat catholiques de nos jours ? Balmès, Louis Veuillot, Blanc de Saint-Bonnet, Donoso-Cortès, De Maistre, pour n'en nommer que quelques-uns, n'ont-ils pas écrit ce qu'il y a de plus juste et de plus clair en fait d'économie sociale ? Et les encycliques de Léon XIII, sur les questions sociales, quand vous seriez médecins ou avocats ou notaires, il ne faut pas en avoir peur. Au contraire, vous devez les étudier ; elles contiennent la substance, la moelle de toute la science sociale. Et cette science, vous en avez besoin, n'eussiez-vous aucun dessein de devenir un honorable ou même un député. Simple citoyen, vous aurez une influence à exercer ; vous penserez, vous parlerez, vous agirez, vous voterez et l'on se guidera sur vous, parce que vous serez censés être plus éclairés. Et, si quelque jour on vous porte à la Législature, il vous faudra alors, bon gré mal gré, plus de connaissances que ne saurait vous en fournir la lecture des journaux de parti et des ouvrages bâtarde qui prétendent allier la libre-pensée à la religion.

Autr fois l'héritier présomptif de la couronne recevait l'éducation la plus soignée et la plus forte possible. Les maîtres les plus habiles étaient appelés et chargés de former l'âme et l'esprit de celui qui devait régner. Eh ! bien, aujourd'hui, tout homme instruit peut être appelé à être député, et tout député est roi : il gouverne ; il décrète les lois, et règle les destinées de la nation ; et la nation subit nécessairement son influence ; car les lois portent le caractère de ceux qui les font.

Jeunes amis, qui dans quelques années pouvez être l'un de ces rois, vous ne serez dignes de votre mandat que si vous êtes profondément vertueux, d'une foi intègre, instruits, désintéressés, et sincèrement patriotes. Pour mériter le nom d'homme d'Etat, il faut être citoyen honnête et éclairé et chrétien fervent. Voilà l'idéal que vous ne devez point perdre de vue.

LIVIVS.

### M. Ferdinand Brunetiere

Je ne suis pas de ceux qui ont eu le plaisir d'entendre M. Brunetiere. Je

l'ai lu néanmoins, et on me permettra d'en dire quelques mots ici, vu que le sujet demeure encore actuel.

Son passage parmi nous a créé diverses impressions. Les uns ont témoigné une admiration naïve, qui a fait sourire cet écrivain, homme de goût, et peu habitué, du reste, à recevoir de l'encensoir au travers du visage ; d'autres ont manifesté un enthousiasme indécent, et ont dépassé toute mesure ; là où l'on a idée des convenances et où l'honneur des lettres s'est conservé, on a applaudi discrètement.

M. Brunetiere est aujourd'hui, en France, le critique le plus en vue, et qui jouit de la plus incontestable autorité. Il est, en outre, comme on sait, directeur de la *Revue des Deux-Mondes*, philosophe, conférencier et académicien. M. Dumontier, de la *Vérité*, examine en ce moment ses idées en philosophie, lesquelles présentent, suivant lui, assez d'incohérence. Je m'occuperai du critique et de l'écrivain.

M. Brunetiere a débuté il y a quelque vingt-deux ans par une exécution retentissante de M. Zola et du roman réaliste. Depuis lors, il a écrit près d'une vingtaine de volumes, tant en questions de critique, en essais sur la littérature contemporaine, qu'en études d'histoire et de littérature. De plus, il a commencé un grand ouvrage sur *l'Evolution des genres dans l'histoire de la littérature*, qui n'est pas près d'être fini.

Cette œuvre, déjà immense, et qui se poursuit toujours, est remplie de science et de talent. M. Brunetiere a tout lu et tout digéré. Il possède entièrement et parfaitement l'histoire littéraire de France, et a beaucoup plus qu'une teinte des grandes littératures étrangères. D'où naissent, en quelque sujet qu'il traite, une foule de rapprochements heureux. Il s'est particulièrement cantonné dans le siècle de Louis XIV ; il en suit le fonds et le tréfonds ; et entre tous les beaux génies de cette illustre époque, Bossuet s'est emparé de son esprit et de son admiration. Il l'a lu, annoté, médité, approfondi, appris par cœur. Il le considère comme le plus sublime écrivain de la France et le premier de tous les orateurs ; son culte devient même parfois exclusif, au préjudice des contemporains de l'Aigle de Meaux. Fénelon n'est pas, tant s'en faut, l'objet d'une pareille vénération, et beaucoup d'autres avec lui. C'est d'ailleurs, je ne sais pourquoi, devenu la mode, là bas, de déprécier Fénelon. Bossuet mis à part, M. Brunetiere ne recule pas devant le blâme à l'égard des auteurs du XVIIe siècle, ce qui ne diminue en rien ses préférences pour eux. En thèse générale, il a horreur de l'éloge, qu'il tient pour stérile, ou dégradant.

M. Brunetiere impose, parce qu'il affirme et prouve ; il parle avec autorité, parce qu'il sait mériter rare de

nos jours, même en France, quand beaucoup font de la critique à côté, et ne trouvent dans un ouvrage qu'un thème à variations brillantes.

Sa critique est purement objective, à l'encontre de l'école impressionniste, que mène avec des guides d'or, son coryphée, M. Jules Lemaitre, et dont toute l'affaire consiste à sentir et à rendre, quitte à rendre autrement demain, si demain l'on sent autrement. M. Brunetière apprécie les œuvres à leur valeur intrinsèque, et non selon son goût personnel. La règle le détermine en tout. Classique décidé, il renoue la chaîne des La Harpe, des Villemain et des Nisard. La critique, d'après lui, est un ministère et une fonction, non une fantaisie de lettré, un divertissement de mandarin. Elle doit juger, classer, expliquer.

M. Brunetière instruit le procès avec patience et minutie ; il analyse, discute, commente, compare, compulse. Puis il juge, de haut et sans appel. Quand il faut briser des idoles, il les brise, quand il faut couper des têtes, il les coupe. C'est un terrible justicier. Pas de respect pour les morts, pas de pitié pour les vivants. Zola, Goncourt, Hugo, Daudet, parmi ceux-ci, Fléchier, Pascal, Voltaire, Rousseau, parmi ceux-là, ont senti ses coups.

Ensuite il classe. Les genres avaient été confondus, les noms rapprochés dans une promiscuité honteuse. Il n'y avait plus de frontières. M. Brunetière vient, relève la hiérarchie, restaure les lignes et les provinces de l'art, assigne des places et des rangs. On crie au pédant de collège. Lui ne s'en émeut point, et tente, au contraire, de réhabiliter le pédant, en l'identifiant dans sa personne avec le savant.

Enfin il explique. Les décrets qu'il porte, il prétend les justifier. Par malheur, ici, il va trop loin, à ce que du moins ses adversaires, et même les indifférents, assurent. En recherchant les influences auxquelles, dans le cours des âges, est soumise la littérature, il a été conduit à imaginer son système de l'évolution des genres, d'après lequel l'histoire littéraire ne serait qu'une branche de l'histoire naturelle, interprétée selon Haeckel et Darwin. A la théorie de la race et du milieu, inventée par Taine, M. Brunetière ajoute celle de l'individualité, ou de ce qu'il appelle, un peu pour frapper l'imagination, l'*idiosyncrasie*. Non seulement un genre, soit l'ode, passe par tous ses développements, subit toutes ses transformations successives, mais il obéit en cela à une loi fatale, dont chaque auteur fournit un élément nouveau et nécessaire, souche de nouvelles métamorphoses, et pour ce dénommé *idiosyncrasie*. Dans l'idée de M. Brunetière, Lamartine serait né de Jean-Baptiste Rousseau et de tous les poètes lyriques qui l'ont précédé, à peu près comme le lichen a été engendré du rocher, ou

l'homme de l'anthropopithèque. De lui sont issues d'autres *idiosyncrasies*, dont la plus intéressante est peut-être M. Stéphane Mallarmé... Il faut avouer que cette théorie est pas mal difficile à accorder avec la liberté individuelle, et qu'elle dérange, en somme, passablement les lois de la Providence. M. l'abbé Klein se demande avec inquiétude ce que serait devenue la littérature à la fin du XVIIIe siècle si Rousseau s'était tué dans un premier accès de folie. Mais avec l'*idiosyncrasie* on a réponse à tout, comme avec le *Justement, le pounon*, de Molière. Cela n'est pas limpide, mais cela a l'air savant.

Telle est la critique de M. Brunetière, logique méthodique, scientifique, trop scientifique : peu malfaisance, au reste, par ce côté artificiel qui la réduit en un système apprécié de son seul auteur, éminemment propre, au contraire, par ses principes traditionnels, à retenir le génie français dans les limites du goût et de la raison.

Il reste à parler de l'écrivain. M. Brunetière, comme tel, n'est pas aimé, et c'est ici que les dilettantes reprennent leurs avantages. M. Camille Pelletan écrit : "Du cacologue Brunetière et du cacologue Faguet, lequel des deux est le plus horriblement cacologue ?" Ceci est évidemment plus plaisant que juste. Et néanmoins M. Brunetière n'écrit pas avec élégance. Son style est dur, pesant, bizarre, contourné, enchevêtré. Il a beaucoup d'idées, ce qui est certes précieux, mais il en veut trop exprimer à la fois. Il affecte de reproduire sans cesse les formes périodiques du XVIIe siècle, oubliant l'*idiosyncrasie*, et que deux choses sont disparues : le génie de la grande langue et la foi du grand siècle. On a beau aimer Bossuet, on ne comprend ni on n'imité Bossuet, si l'on n'a point la religion de Bossuet. Espérons que cela viendra, Monsieur Brunetière, et vous découvrirez alors dans Bossuet des beautés merveilleuses, que vous n'y soupçonnez pas, et vous avouerez que vous n'aviez point connu l'incomparable Bossuet.

Mais je ne saurais donner une meilleure idée du style quiquedontesque de M. Brunetière, comme l'appelle M. l'abbé Klein, qu'en en reproduisant le pastiche suivant, fait par ce spirituel abbé lui-même : "Mais, réunies et comme ramassées en un même faisceau, si je voulais, les tournures spéciales, les diverses particularités de construction que M. Brunetière ne se fait pas faute d'employer toutes les fois qu'il le juge utile pour mieux dire tout ce qu'il pense, vous les faire voir en une seule phrase, quelque compliquée, sinon même embarrassée, que par conséquent elle dût être ou, du moins, paraître, j'en ferais une, tout justement, analogue, Mesdames et Messieurs, à celle que vous êtes en train de subir, et dans le commence-

ment de laquelle des abjectifs nuancés de compléments circonstanciels auraient impunément précédé de plusieurs longueurs les noms qu'ils modifient, dans laquelle encore les régimes directs, à l'encontre des usages de notre syntaxe, se seraient jetés brusquement au travers des propositions bien avant le verbe actif qui les devait gouverner, dans laquelle enfin les derniers membres de phrase apparaîtraient assez développés, assez pleins de sens et d'harmonie pour servir de digne couronnement à un édifice aussi majestueux, ou, si on le préfère, pour offrir comme un lit de repos à ceux qui se seraient donné la fatigue, en même temps que la joie et le mérite, de suivre l'orateur ou bien l'écrivain dans les méandres presque interminables de sa vivante, progressive et dominante pensée."

Comme correctif à cette charge, M. l'abbé Klein ajoute que le langage de M. Brunetière possède des qualités de premier ordre. Si on lui refuse la grâce, on est unanime à lui accorder la force, l'éloquence, l'intérêt, et une extraordinaire précision. Et, en effet, il n'y a qu'à parcourir un chapitre des *Études critiques* pour constater qu'en dépit de ses longueurs, de sa structure tourmentée, de ses multiples incidences, de ses *pour d'ailleurs*, de ses *et donc*, de ses *comme encore quand* et de ses *tout de même que*, ce style vit, et se meut, quoique par masses, et vous entraîne.

Avec tout cela, M. Brunetière n'est pas populaire, ce qui est peut-être un mérite en littérature. Il s'est fait beaucoup d'ennemis. M. René Doumic les énumère : les naturalistes, les hugolâtres, les voltairiens, les amis de Béranger, de Baudelaire, de Beyle, de Labiche, les romantiques, les impressionnistes, les romanciers, les journalistes (que dire donc depuis sa réception à l'Académie, où il éreinta ces derniers ?), les érudits, les professeurs, les mondains, les femmes, etc., etc. ; M. Doumic s'arrête, dit-il, uniquement parce qu'il faut s'arrêter. Que reste-t-il donc à M. Brunetière ? Une élite, j'imagine, prise dans toutes les classes, et... la postérité, qui sera, sans doute, moins sévère que ses contemporains, et certainement plus désintéressée. Ne le plaignons pas d'ailleurs. Ce paladin aime batailler contre tout le monde. Le combat l'attire et l'enivre. Il est de ceux que ni la paix n'endort, ni la guerre n'effraie, et qui préparent dans la fatigue et la sérénité du travail leur *Exegi monumentum*.

ABNER.

## A propos d'Electricité

Malgré les persévérantes investigations des physiciens, la nature intime de l'électricité est restée à peu près ignorée. Volà pourquoi, on ne peut en donner que des définitions conjecturales. Il en est de même de la lumière, de la chaleur, de l'attraction,

et, en général, de toutes les forces physiques, chimiques et physiologiques. Mais pour se rendre compte d'un ensemble donné de phénomènes, pour les distinguer les uns des autres, on a recours à un artifice qui est connu dans la science sous le nom d'hypothèse ou de théorie. Faute de connaître en son essence la cause de ces phénomènes, on la suppose ; car la conception des théories est un besoin inné de l'esprit humain qui ne se contente pas d'observer, de connaître les faits de la nature, mais veut encore en trouver la cause, les étudier dans leur principe. Une théorie est essentiellement provisoire et ne peut être admise qu'en autant qu'elle suffit à l'intelligence, à l'explication des phénomènes observés.

Les premiers essais qu'on a tentés pour se rendre compte des phénomènes électriques datent du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle. On considérait alors l'électricité comme une substance spéciale excessivement ténue, remplissant tous les corps et dont l'émission au dehors, provoquée par le frottement, produisait, par son action sur la matière, les phénomènes qui nous occupent. Cette ébauche théorique, sans fécondité aucune, fut bientôt remplacée par des théories plus complètes, se prêtant admirablement à l'explication des différents phénomènes. C'est à Franklin que revient l'honneur d'avoir exposé la première, suivant laquelle l'électricité n'est qu'un fluide éminemment subtil agissant par répulsion sur ses propres molécules et par attraction sur celles de la matière. Plus tard cette théorie de l'illustre physicien américain eut pour rivale celle du physicien anglais Symmer qui prétendit expliquer les faits de l'électricité par l'action réciproque de deux fluides : l'un positif, l'autre négatif. Quoiqu'il en soit de la valeur réelle de ces théories, elles ont rendu d'immenses services à la science et ont puissamment contribué à faciliter l'enseignement et la vulgarisation de l'électricité, grâce à la facilité avec laquelle elles se prêtent aux démonstrations. Aussi, les trouve-t-on encore en usage aujourd'hui bien qu'elles soient généralement regardées comme fausses.

De nos jours, la transformation de l'électricité en lumière, en chaleur, en affinité chimique, a ouvert aux théoriciens des vues sur des horizons nouveaux, et les a poussés à rejeter les anciennes hypothèses pour les remplacer par une nouvelle qui satisfait à la fois l'imagination et la raison. Cette dernière a pour base la négation du vide. Elle suppose tous les espaces, aussi bien les intermondes que les interstices moléculaires, remplis par une substance d'une grande fluidité, impondérable et d'une élasticité parfaite, que l'on est convenu d'appeler éther. De même, disent les physiciens, que le son n'est que l'effet des vibrations des corps sonores, et de l'air à travers laquelle ses vibrations se propagent, de même aussi les phénomènes électriques ne sont que le résultat des vibrations des dernières particules des corps et de l'éther dans lequel les corps sont plongés. D'après cette hypothèse toutes les forces de la nature ont pour principe actif la substance et les mouvements de l'éther. Voilà ce que Newton avait soupçonné, ce que le grand Euler avait formulé, et ce que la science contemporaine est en voie de démontrer rigoureusement. Il y a là quelque chose de vraiment admirable dans cette conception de l'unité de la nature et de la simplicité de ses procédés.

Maintenant, il faut dire que les physiciens ne s'accordent pas sur la nature de l'éther auquel ils attribuent un si grand rôle dans la production des phénomènes naturels. D'après quelques-uns l'éther ne serait que la continuation, la diffusion de l'atmosphère terrestre ou solaire. D'autres soutiennent, avec infiniment plus de raison, que l'éther est une substance d'une nature particulière, remplissant tous les espaces et

créée par Dieu lorsqu'il prononça le "Fiat lux."

De ces données théoriques sur les forces physiques, la fausse science, cette science orgueilleuse et taquine, a cru, un instant pouvoir tirer des conséquences en contradiction avec les affirmations scientifiques de la Bible. Tout au contraire, cette nouvelle théorie cadre merveilleusement avec l'enseignement biblique, à tel point que sur ce sujet, comme sur bien d'autres, la science moderne n'a fait que commenter la parole inspirée de Moïse.

Il y aurait plus d'une objection sérieuse à élever contre la doctrine que nous venons d'exposer. La vitesse et l'amplitude plus ou moins grande des vibrations de l'éther, suffisent-elles pour rendre compte des différences profondes qu'offrent les faits de la nature ? Les vibrations éthérées peuvent-elles donner la raison des phénomènes si compliqués de l'électricité et de ceux, non moins compliqués, de la chaleur et de la lumière ? Connait-on parfaitement les relations entre l'éther et les agents physiques ? Il y a bien des choses à contester, et sur lesquelles disputent les amis de la science. Les demi-savants de ce siècle se piquent vainement de pouvoir donner une explication complète de tous ces phénomènes dont l'étude approfondie n'a abouti, pour eux et pour tous, qu'à multiplier les inconnus, et, par là, à leur faire sentir combien ils sont impuissants. Les théories scientifiques ont fait faillite, affirmait naguère un vétéran de la science, Lord Kelvin, ci-devant Sir William Thomson. Dans un magistral discours, prononcé le 15 juin 1896, ce physicien éminent s'exprima en ces termes : " Un mot caractérise les plus ardents efforts que j'ai faits pendant cinquante ans pour l'avancement de la science, le mot est faillite. Je ne connais rien plus sur la force électrique et magnétique, ou la relation entre l'éther et l'électricité et la matière, ou l'affinité chimique, que je n'en connaissais même lorsque j'essayai d'apprendre quelque chose à mes élèves, il y a cinquante ans. "

Toutefois, les théories n'ont pas été infructueuses. Elles ont grandement contribué au développement des sciences dans notre siècle si fécond en découvertes.

VOLTE.

## IMPRESSIONS DE VOYAGE

(Suite)

L'inauguration du Colisée fut l'occasion de fêtes extraordinaires ; on éprouva toute la variété des amusements populaires. Pendant cent jours consécutifs la vaste enceinte de l'amphithéâtre regorgea de spectateurs, et retentit d'applaudissements. Le sang coula en abondance, et rougit le sable de l'arène qu'on avait soin de renouveler.

Nos mœurs ne nous permettent pas de comprendre l'attrait que les anciens trouvaient à ces spectacles grossiers. Dans la pratique ordinaire de la vie à peine pouvons-nous supporter la vue d'une blessure ; les gémissements des malheureux nous font mal au cœur. Il n'en était pas ainsi au temps des représentations du Colisée. On trouvait des délices inénarrables dans ces jeux sanglants. Qu'on en juge par ce trait que raconte saint Augustin. L'un de ses amis, nouveau converti, rencontre des compagnons qui l'invitent à les accompagner au Colisée ; il refuse. On insiste ; il tient ferme. Mais les instances deviennent si pressantes

qu'il cède à la fin, mais bien décidé de fermer les yeux et les oreilles pour ne rien voir ni rien entendre. C'est ce qu'il fait d'abord, mais voilà que tout à coup une grande clameur parvient jusqu'à lui en même temps qu'un mouvement se fait dans l'assemblée ; il ouvre instinctivement les yeux pour un instant... il ne les ferma plus ; la scène qui frappa ses regards le captiva ; la passion était entrée dans son cœur ; il goûta un plaisir extrême aux jeux qui suivirent, et devint un habitué du Colisée.

Assistons nous-mêmes par la pensée à l'une de ces représentations. Volons d'abord le peuple qui descend des sept collines ; ses flots pressés viennent battre les flancs du vaste vaisseau du Colisée, envahissent toutes les ouvertures et débouchent à l'intérieur par les quatre-vingts portes ou vomitoires qui donnent accès sur l'amphithéâtre ; celui-ci se couvre d'une foule mouvante que les passions vont bientôt agiter et tourmenter comme les eaux de la mer.

Sur le podium ou terrasse inférieure brille le trône de l'empereur, que recouvre un riche baldaquin ; auprès de lui sont rangées les Vestales, et, tout autour de l'amphithéâtre, prennent place les principaux personnages de l'empire. A tout seigneur tout honneur. En ces temps où régnaient les mœurs païennes, il appartenait à l'élite de l'aristocratie de voir couler le sang de plus près, de mieux entendre les cris des blessés et des mourants.

Les patriciens, les plébéiens, les affranchis et les esclaves même se distribuent sur les gradins et la terrasse supérieure, suivant l'ordre qu'ils occupent dans la société.

Maintenant tout est prêt ; cent mille spectateurs sont dans l'attente et commencent à donner des signes d'impatience. Déjà on entend les hurlements sourds des bêtes féroces qu'on tient enfermées dans des retraites souterraines.

Un lion a bondi sur l'arène. Pour le rendre plus furieux on l'a privé de nourriture, et on l'a aiguillonné jusqu'au sang. Il mugit, se bat les flancs avec sa queue, et soulève des nuages de poussière. Tout à coup il s'arrête, regarde inquiet autour de lui ; ses yeux lancent des éclairs. Il vient d'apercevoir un homme qui vient à lui. Alors s'engage une lutte terrible. Le gladiateur déploie toutes les ressources d'une adresse et d'une agilité incroyables ; mais voici que le lion est parvenu enfin à poser sa griffe sur son adversaire, à l'attirer à lui ; bientôt il le déchire à belles dents. Avec le premier sang versé commence véritablement l'intérêt des spectateurs.

(A suivre)

LAURENTIDES,